

déjà un parlementaire demande à être introduit auprès du général en chef qui les commande. Napoléon ordonne que cet officier soit amené, les yeux bandés, au milieu de son état-major.

—Monsieur, lui demande-t-il, je suppose, à votre démarche, que vous venez nous proposer de vous rendre.

—Général, répond le parlementaire tout étourdi de la question, c'est vous, au contraire, que je viens sommer de mettre bas les armes.

En ce cas, monsieur, je ne puis accepter vos paroles que comme une insulte. Retournez donc vers celui qui vous a envoyé, et dites-lui qu'un général en chef de l'armée républicaine est ici, et que s'il veut le prendre, il est libre de l'essayer.

—Mais, général, je dois vous prévenir que nous avons cinq mille hommes d'infanterie, trois cents cavaliers et...

—Monsieur interrompit Napoléon en regardant froidement sa montre, vous ajouterez que je dois fusiller vos cinq mille hommes d'infanterie et vos trois cents cavaliers, si, dans vingt minutes ils ne se sont pas rendus. Allez, monsieur.

Avant que l'officier autrichien n'eût quitté la salle, Napoléon avait ordonné de faire sortir toute l'infanterie, pour se préparer au combat. Dix minutes après, le bataillon et l'escadron des guides débouchaient de Lonato pour fondre sur l'ennemi, le culbuter et faire une trouée, afin d'aller rejoindre Masséna. Le commandant du corps autrichien, stupéfait de la rapidité du mouvement, renvoya son parlementaire, et demande cette fois à capituler.

—Je ne change jamais d'avis, lui répond Napoléon ; je vous ai dit, il y a vingt minutes, que vous seriez tous mes prisonniers....

—Permettez, général.... interrompit l'officier autrichien.

Napoléon lui coupa la parole, en ajoutant :

—Les vingt minutes que je vous avais accordées sont expirées.

Et présentant sa montre au parlementaire :

—Vous le voyez ? ajouta-t-il.

A ces mots, l'officier autrichien fit un signe de la main, et baissant en même temps la pointe de son épée, se hâta de dire :

—Général, nous nous rendons à discrétion.

—A cette condition, monsieur, je veux

bien accorder à vos troupes les honneurs de la guerre.

Et quand les armes furent déposées, cinq mille fantassins et trois cents cavaliers reconnurent qu'ils s'étaient volontairement constitués prisonniers en présence de cinq cents hommes.

Le veille de la bataille de Castiglione (4 août 1796), Napoléon, visitant les postes avancés, se plaignit des fréquentes fusillades qu'il avait entendues le matin.

—Il ne faut pas, dit-il aux soldats, user ainsi sa poudre à tirer sur les buissons.

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une douzaine de balles sifflent à ses oreilles. Un grenadier s'élança et lui fait un rempart de son corps. Un moment après, le général en chef demanda brusquement à ce soldat :

—Eh bien ! que fais-tu là ? Pourquoi ne retournes-tu pas à ton poste maintenant ?

—Citoyen général, j'attends que vous me donniez la permission d'aller dénicher quelques-uns de ces corbeaux tyroliens qui se sont perchés dans les buissons, là-bas.

—Est-ce que tu t'imagines qu'ils sont restés là à t'attendre ? Retourne à ton poste te dis-je.

—Citoyen général, ils auront battu en retraite, dans le ravin, comme hier.

—Raison de plus : tu te ferais tuer par eux inutilement.

—Ah ! ouiche !... ça leur est défendu ; ils sont trop maladroits. S'ils savaient tirer juste, tout à l'heure te nous auraient-ils pas descendus tous les deux, vous d'abord, moi ensuite ?

—Tu ne manquerais donc pas leur chef ?

—Dites un mot, mon général, je l'éclipse à la minute.

—Allons, puisque tu le veux, va ! Mais ne t'y fie pas.

Le grenadier part en sifflant le refrain de la *Marseillaise*. Au bout d'un quart d'heure, comme on le croyait mort parce qu'on avait entendu un grand nombre de coup de feu du côté où il s'était dirigé, il reparait : il n'avait perdu que son chapeau.

—C'est fait, mon général ! dit-il à Napoléon. Je vous avais bien dit qu'ils ne savaient pas viser ; maintenant ils n'ont plus qu'à enterrer leur commandant.

—C'est bien, je me souviendrai de toi, répondit Napoléon en s'éloignant.

—Merci, citoyen général, répliqua le